étant donné l'expansion innovatrice de la technologie à cette époque et la décadence prolongée qui l'a suivie, ce sont surtout les techniques médiévales qui sont étudiées, tandis que les références et les illustrations viennent parfois d'époques plus tardives. Un autre anachronisme est le vocabulaire qui est parfois gênant dans son effort de « moderniser » la discussion; appeler al-Kindī « physicist », « metallurgist » et « engineer », c'est peut-être aller un peu trop loin. La bibliographie est souvent incomplète; ainsi manquent les ouvrages de L. Bolens sur l'agronomie hispano-arabe. Le manque d'annotation et de références entraîne des inconvénients évidents. Les domaines ne sont pas traités d'une manière égale, quelques techniques et aspects sont traités en détail, d'autres de façon sommaire. Quelques erreurs typographiques se sont glissées également dans le texte : Ibn Khaldun, 1332-1406, n'est pas mort en 1349 (p. 264), et il faut lire Millas Vallicrosa et non pas Millar (p. 293).

Malgré ces quelques défauts, *Islamic Technology* est tout d'abord un très beau livre. Le grand nombre d'illustrations et de dessins tirés des manuscrits enluminés, de photographies des machines encore en usage ou des objets conservés dans les musées, de schémas des machines, rendent le livre particulièrement attirant, et non pas seulement pour le grand public non spécialisé. Dans l'ensemble, l'ouvrage sera d'une grande valeur et d'une utilité incontestable. D'abord parce qu'il constitue le premier essai d'histoire générale des techniques, ce qui nous manquait, et deuxièmement par son approche. Les auteurs ne se sont pas contentés de mentionner les techniques, mais ont voulu les situer dans un cadre économique, sociologique plus vaste. Ils ont tenté de tracer un développement dans le temps en décrivant les techniques dans leur chronologie et en fournissant la date et le processus de leur transmission en Europe, quand cette information était à leur portée. Ils ont également essayé de lier les techniques à la vie économique, afin de fournir une bonne idée du fonctionnement et de l'interdépendance entre les secteurs industriels de la ville et ceux de la campagne. On aimerait naturellement en savoir davantage sur la façon dont la technologie a influencé la vie courante de l'homme musulman par rapport à ses contemporains, ou sur la façon dont les techniques se sont répandues dans le monde islamique, mais pour le moment, nous avons ici une bonne introduction au domaine de la technologie médiévale musulmane, qui servira de base pour des études plus poussées dans l'avenir.

Maya SHATZMILLER
(University of Western Ontario)

IBN NĀẒIR AL-ĞAYŠ (Taqī al-Dīn ʿAbd al-Raḥmān b. Muḥibb al-Dīn Muḥammad al-Tamīmī l-Ḥalabī), *Kitāb taṯqīf al-taʿrīf bi-l-muṣṭalaḥ al-šarīf*, édition avec introduction, apparat critique, notes et index par Rudolf Vesely. Le Caire, I.F.A.O. (*T.A.E.I.*, t. XXVII), 1987. 27 × 20 cm, XXVI + 249 p. et 8 planches.

En 778 / 1377-1378, Ibn Nāẓir al-Ğayš, fils d'un inspecteur des finances de l'armée, est sur le point de quitter son poste au secrétariat de la chancellerie royale auprès des derniers Mamluks baḥris. Il décide alors de dédier à son fils Aḥmad un ouvrage où sera préservé de l'oubli le savoir-faire qu'il a acquis pendant une trentaine d'années comme chef des scribes chargés de l'enregistrement et de la mise par écrit des minutes officielles (*mubāšir kuttāb al-dast*). Celui qui fut peut-être

BCAI 6 (1989) Ibn Nāẓir al-Ğayš: Kitāb taṯqīf al-taʿrīf bi-l-muṣṭalaḥ al-šarīf, éd. R. Vesely, recensé par G. Humbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

son prédécesseur dans ce poste, Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī (mort en 748 / 1348), avait déjà résumé son expérience professionnelle dans un livre intitulé *al-Taʿrīf bil-muṣṭalaḥ al-šarīf*. En n'ajoutant à ce titre que le mot *Taṯqīf* (« mise à jour »), Ibn Nāẓir al-Ǧayš indique avec concision le contenu qu'il compte donner à son livre, tout en rendant hommage à l'œuvre de son aîné. Dans l'histoire de la littérature de chancellerie royale, le *Taṯqīf* se situe chronologiquement entre le *Taʿrīf* et le *Ṣubḥ al-aʿšā* d'al-Qalqašandī, mais c'était le seul des trous qui restait inédit, du moins dans sa totalité. Cette édition tardive tient peut-être au fait que la seule notice biographique dont Ibn Nāẓir al-Ǧayš soit le titulaire est celle d'Ibn Ḥağar (*Inbā' al-ġumr* I, 293), de sorte que l'identité du personnage était restée longtemps mal établie. Par rapport à son modèle, le *Taṯqīf* se distingue par une remise à jour des dispositions protocolaires qui avaient accompagné les changements politiques intervenus depuis sa rédaction; mais surtout par le fait qu'Ibn Nāẓir al-Ǧayš semble avoir délibérément circonscrit son livre à l'exposé des aspects les plus spécialisés de son métier : il ne se soucie pas de dispenser un enseignement général (instructions à l'usage des nouveaux fonctionnaires, administration...), mais s'attache à la description minutieuse de ces techniques qu'on n'acquiert que par l'expérience : conventions concernant l'aspect externe des documents (mise en page, largeur de l'en-tête et des marges, nombre et écartement des lignes, format du papier, type de plume et d'écriture); formulaire (façon dont l'expéditeur doit se désigner lui-même, nom par lequel le destinataire, en dehors de toute appellation honorifique, doit être désigné), etc. Pour ceux qui s'intéressent à l'onomastique, on peut recommander la lecture de la *Qāʿida* qui commence à la page 40, où est expliquée la différence qu'il y a, dans l'énoncé de la titulature, entre *al-ism wal-sāmī bil-yā'* et *al-ism wal-sāmī bi-ġayri l-yā'*. Ce passage est un exemple de ce qui ne se trouve que dans l'ouvrage d'Ibn Nāẓir al-Ǧayš.

Bien qu'une très grande partie du contenu du *Taṯqīf* ait été reprise par l'auteur du *Ṣubḥ al-aʿšā*, l'édition du livre d'Ibn Nāẓir al-Ǧayš était importante pour deux raisons. La première est d'ordre pratique : le *Taṯqīf* a l'avantage de réunir en un petit volume de 200 pages une grande partie de ce qui intéresse aujourd'hui la codicologie et l'histoire des titulatures, et qui est éparpillé dans les volumes VII à XIII du livre d'al-Qalqašandī. La seconde, c'est que le *Ṣubḥ al-aʿšā*, qui n'est pas édité de façon scientifique (le texte, pour l'essentiel, n'est conservé en entier que dans un seul manuscrit), contient un certain nombre d'obscurités dont certaines devraient pouvoir être élucidées par ses sources, dont le *Taṯqīf* fait partie. L'éditeur a bien vu ce double intérêt, en consacrant un index au vocabulaire technique (on aurait peut-être attendu de lui que ce lexique, — qui a d'autant plus d'intérêt que certaines entrées sont absentes du volume d'index du *Ṣubḥ*, comme par exemple *qaṭʿ* (« format ») — fasse l'objet de commentaires, soit en note, soit dans l'introduction); et en confrontant systématiquement, au moyen d'un système de renvois astucieux, le texte du *Taṯqīf* avec le *Taʿrīf*, le *Ṣubḥ al-aʿšā* et un autre ouvrage d'al-Qalqašandī (*Maʿāṯir al-ināqa fī maʿālim al-ḫilāfa*).

Le *Taṯqīf*, qui, lui, est conservé dans un nombre suffisant de copies, méritait donc une édition qui fasse de lui un instrument critique pour les passages communs à cet ensemble de textes, et notamment pour le *Ṣubḥ al-aʿšā*, le plus important d'entre eux. C'est pourquoi on peut s'étonner des faiblesses de la méthode d'édition adoptée par R.V. Les nombreuses variantes individuelles de la copie d'Oxford (Pococke 142), parfois abusivement adoptées au début, fréquemment rejetées en note vers la fin, font douter de la légitimité de son adoption comme manuscrit de base. De

BCAI 6 (1989) Ibn Nāẓir al-Ǧayš: Kitāb taṯqīf al-taʿrīf bi-l-muṣṭalaḥ al-šarīf, éd. R. Vesely, recensé par G. Humbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

plus, le relevé fastidieux des erreurs multiples des manuscrits de l'Escorial (Casiri 547) et de l'Ambrosienne (& 197 sup.) aurait pu être évité. Il semble en effet que ces copies auraient pu être éliminées sans dommage pour l'édition : ou bien leurs fautes sont communes à la copie de Léningrad (Inst. vostochnykh jazykov Adademii Nauk SSSR, B 988) et la collation avec cette seule copie aurait été plus économique; ou bien elles sont individuelles (et souvent répétitives), et n'ajoutent rien à la connaissance du texte originel. On ne peut mettre sur le même plan la copie de Gotha (Arab 1684 — Arab 1270), qui paraît la plus ancienne, et celle que confectionna à Milan le prêtre écossais David Colville (Colvillus Scotus) au XVIIe siècle. Ce savant était très éloigné du milieu qui avait vu naître cette littérature, et ajoute à certaines erreurs que n'aurait pas faites un copiste de langue arabe des modifications imputables à son zèle religieux : c'est ainsi qu'on le voit remplacer la formule de bénédiction du Prophète par une formule de malédiction (p. 10). L'examen de l'apparat critique semble faire apparaître que seules les variantes des trois copies de Gotha, Oxford et Léningrad méritaient d'être relevées, et ceci de façon exhaustive et non pas sélective (cf. les principes d'édition p. XXIV).

Au moment où il terminait son édition, R.V. ne pouvait connaître l'existence d'une sixième copie du *Taṭqīf* qui vient d'être retrouvée. En effet, D.S. Richards fait part de sa découverte dans un article qui ne sera publié qu'en 1989 (cf. « The Mamluk Chancery Manual, *Taṭqīf al-taʿrīf*, its Author's Identity and Manuscripts », à paraître dans la livraison 1985-1987 des *Cahiers d'onomastique arabe*). Il s'agit du manuscrit arabe 4437 de la Bibliothèque nationale de Paris (copie non localisée ni datée, comptant 135 folios). Son contenu véritable était dissimulé sous un titre erroné, sur la foi de ce qui est écrit sur le premier folio, étranger au texte d'origine. Une rapide collation entre cette sixième copie et le texte édité me permet de proposer pour l'expression *rasmu l-kitāba* (p. 7, l. 9) la correction *rasmu l-mukātaba*, qu'on retrouve du reste partout ailleurs dans le texte, et également de constater combien l'apparat critique est éclectique : je relève plusieurs variantes aux folios correspondant aux p. 7 et 8 qui ne sauraient être propres à la seule copie de Paris, et qui ne sont pas mentionnées dans l'apparat critique (par exemple, après les mots *wa-baqiyat al-alqāb* de la p. 7, l. 10, le manuscrit de Paris ajoute l'expression honorifique *al-ʿālī*; inversement, l'avant-dernier mot de la ligne 4 de la page 8 (*šay'un*), d'ailleurs bizarrement placé dans la phrase, est omis dans la copie de Paris).

Malgré ces quelques réserves, il faut remercier R.V. d'avoir mis à la disposition des spécialistes de l'histoire de l'écriture et de la diplomatique un instrument de travail que l'index des termes techniques et le système de renvoi aux ouvrages apparentés rendent d'autant plus précieux.

Geneviève HUMBERT
(C.N.R.S., Paris)

BCAI 6 (1989) Ibn Nāẓir al-Ǧayš: Kitāb taṭqīf al-taʿrīf bi-l-muṣṭalaḥ al-šarīf, éd. R. Vesely, recensé par G. Humbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

V. ARTS, ARCHÉOLOGIE.

Rémy BOUCHARLAT et Olivier LECOMTE, avec des contributions de Jean-Claude GARCIN et Rika GYSELEN, *Fouilles de Tureng Tepe. 1. Les périodes sassanide et islamique.* Paris, éditions Recherche sur les civilisations (« Mémoires » n° 74), 1987. 21 × 29,5 cm, 236 p. + 163 pl.

La fouille française de Tureng Tepe, conduite sous la direction de Jean Deshayes, a duré une vingtaine d'années pour se terminer en 1979, à la mort de son directeur. Les collaborateurs de J.D. ont eu à cœur de mener à bien la publication de ces fouilles en commençant par les périodes les plus tardives du site, celles couvrant les époques sassanide et islamique. Deux autres volumes, à paraître ultérieurement, remonteront dans le temps pour retracer l'ensemble de l'histoire de ce site, dont l'occupation a été à peu près continue depuis le néolithique.

Au Nord-Est de l'Iran, près de la mer Caspienne, le « *tepe* des faisans » est situé dans la plaine de Gorgan, au pied du versant septentrional de l'Elbrouz, regardant au nord les vastes plaines de Turkménie. Son histoire a longtemps été centrale-asiatique mais c'est précisément à l'époque que décrit l'ouvrage — l'époque sassanide — que le site entre dans la mouvance iranienne.

Pour les Perses, le danger d'incursions venues des steppes du nord-est était ancien, et avant les Sassanides, les souverains parthes avaient déjà tenté d'en contenir la menace : c'est sans doute dès le Ier siècle av. J.-C., sous Mithridate II, qu'avait été entreprise la construction du mur dit d'Alexandre, dont les vestiges subsistent au sud de l'actuelle frontière séparant l'Iran de la Turkménie. Cette défense ne fut guère efficace, puisque, lorsque la plaine de Gorgan fut intégrée à l'empire sassanide, après la conquête de Varham II en 282 ap. J.-C., l'insécurité subsista, se muant parfois en heurts directs : ce fut le cas lors des affrontements entre Sassanides et Hephtalites sous le règne de Varham V, première moitié du Ve siècle, puis de Khosrow I, au milieu du VIe siècle.

Il fut donc nécessaire aux Perses d'avoir, dans la plaine de Gorgan, un système défensif, à la fois rempart passif mais permettant une surveillance, et point de départ d'expéditions, lorsque la pression sur cette frontière devenait intolérable. La clé de ce système, le fort de Gorgan, point de départ des expéditions royales, est attestée par les textes. Il n'en va pas de même des postes mineurs de cette ligne, tels que la forteresse de Tureng Tepe, révélée par la fouille relatée dans cet ouvrage : aucune source ancienne n'y fait référence.

La forteresse de Tureng Tepe a été élevée sur l'accumulation des vestiges d'occupations anciennes, dont le sommet s'élevait à peu près à 24 mètres au-dessus de la plaine. Des travaux de nivellement et de terrassement avaient permis d'asseoir le bâtiment sur une plate-forme irrégulière d'environ 55 mètres de diamètre. Si les fouilles n'ont pu s'assurer du plan de la forteresse, apparemment un quadrilatère irrégulier de 40 × 60 mètres, certaines parties de l'ouvrage, son angle nord-ouest notamment, étaient assez bien conservées pour qu'on puisse en restituer l'élévation. Le fort était constitué d'un rempart de briques crues dont la base, renforcée par un talus, atteignait trois mètres d'épaisseur. Situées à des intervalles de 6 à 9 mètres, les tours étaient semi-elliptiques

BCAI 6 (1989) Ibn Nāẓir al-Ǧayš: Kitāb taṯqīf al-ta'rīf bi-l-muṣṭalaḥ al-šarīf, éd. R. Vesely, recensé par G. Humbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net